



## Trajectoires de prostitution à la minorité Vulnérabilisations et prises de risques

Santé mentale en contexte social / 2006  
Multiculturalité et précarité

Myriam Dieleman

myriam\_die@yahoo.com

Observatoire du sida et des sexualités/FUSL

*A travers trois récits de vie, cet article parcourt les trajectoires d'entrée en prostitution à la minorité à l'aune des vulnérabilités, les épisodes et prises de risques y attachées, ainsi que les éléments d'un ancrage dans le métier. Dialogue entre chercheur et protagonistes, l'écriture y a une vertu descriptive. Une attention particulière est portée aux dimensions des genres et des sexualités.*

En matière de prostitution des mineurs, un consensus règne parmi les acteurs de toutes orientations et scènes sociopolitiques – et parmi ceux-ci les prostitué-es – quant au fait que les mineurs n'ont pas lieu d'exercer la prostitution, qu'il faut les en « prévenir » ou les en « sortir ». Par ailleurs, sur un plan sociologique, ce qui est en jeu n'est pas tant le bien ou le mal fondé de l'activité pour des jeunes, que ce qui dans leurs trajectoires singulières résulte et reflète des logiques sociales globales à l'œuvre. Ainsi que le résume une travailleuse de rue agissant en milieu de prostitution : « *La prostitution est-elle la problématique ? Je n'en suis pas convaincue. Je crois plutôt que ce qui est problématique, c'est le parcours du jeune. La prostitution est une "réaction" à quelque chose.* ». Sur les conditions de vie des jeunes avant et lors de leur entrée en prostitution, il n'y a ni trajectoire unique, ni cause ultime<sup>1</sup>, mais plutôt des éléments communs aux trajectoires de ceux-ci, tandis que leur prostitution se *surimprime* à une problématique plus globale. Partant de l'hypothèse générale que la prostitution est une « stratégie d'adaptation » au réel, il s'est agi d'investiguer ce que des jeunes étaient occupés à négocier, soit mettre au jour un ensemble d'éléments récurrents dans leurs trajectoires, les décrire et faire proposition de les interpréter. Cet article s'attachera de la sorte à reconstituer les trajectoires de vulnérabilisation des jeunes favorisant leur entrée dans la prostitution, mais également à identifier les prises de risques auxquelles ils se confrontent et enfin, à mettre en évidence quelques éléments de leur ancrage dans le métier.

Ce travail est issu d'une étude<sup>2</sup> plus large sur prostitution des mineurs ainsi que sur sa prise en charge socio-judiciaire actuelle en Communauté française<sup>3</sup>. Répondant à ces finalités, une enquête de terrain a été menée pendant une année, à Bruxelles, Liège et Charleroi. La recherche a principalement reposé sur une méthodologie qualitative, soit sur la rencontre, l'échange et la co-production de savoirs<sup>4</sup>. D'une part, des entretiens semi-directifs ont été menés avec des intervenants issus des divers secteurs<sup>5</sup> occupés au suivi psychosocial et protectionnel des mineurs prostitués et / ou victimes de traite des êtres humains à caractère sexuel, au sujet de leurs expériences et difficultés. D'autre part, des récits de vie ont été réalisés avec des (ex-)prostitués-es<sup>6</sup> qui avaient commencé leur activité lors de leur minorité<sup>7</sup>. En effet, l'expérience des intervenants ne permettait pas d'accéder pleinement au vécu des jeunes puisqu'elle est toujours une traduction selon des grilles d'interprétation propres à chacun et à chaque secteur professionnel. Il s'agissait donc de retourner à l'expérience sensible pour mieux en saisir la teneur et le sens. Des techniques d'enquête supplémentaires sont venues compléter le dispositif. Avec les travailleurs de rue agissant en milieu de prostitution<sup>8</sup>, j'ai pu me rendre régulièrement sur les lieux d'exercice de la prostitution, principalement en rue, en bar et en salon (vitrines), de jour comme de nuit et ainsi accéder un peu plus à cet univers de vie et de travail. Par ailleurs, il m'a été accordé de consulter les dossiers judiciaires<sup>9</sup> des mineurs pour lesquels des faits de prostitution étaient avérés. Enfin, des données quantitatives ont été collectées aux niveaux fédéral et local.

<sup>1</sup> Ce qui est en jeu n'est donc pas de se faire l'écho de ceux qui stigmatisent la prostitution et ce faisant, recherchent, les uns dans le vécu traumatique, les autres dans la misère sociale des prostitués-es les raisons de leur prostitution.

<sup>2</sup> DIELEMAN M., 2006.

<sup>3</sup> A l'initiative de la Ministre de l'Enfance, de l'Aide à la jeunesse et de la Santé en Communauté française de Belgique.

<sup>4</sup> Démarche renforcée par le constat que peu d'études rendent compte de la prostitution des mineurs en CF.

<sup>5</sup> Pour chaque ville, les mêmes intervenants ont été sélectionnés en fonction de leur secteur : travailleurs sociaux des associations de terrain agissant en milieu de prostitution ; fonctionnaires des polices locale et fédérale ; magistrats des Parquets et Tribunaux de la jeunesse ; délégués, conseillers, directeurs des services publics de l'Aide à la jeunesse ; travailleurs d'organismes d'accompagnement des victimes de la traite des êtres humains ; enfin, travailleurs d'organismes d'appui et de lobby.

<sup>6</sup> Puisque la prostitution est exercée tant par des femmes que par des hommes, le terme « prostitué-e » sera constamment employé au masculin - féminin.

<sup>7</sup> Rencontrer des majeurs plutôt que des mineurs en activité, m'a semblé plus *juste* et plus *décent* par rapport aux personnes, considérant que les premiers auraient la distance suffisante à la production d'un discours et une disponibilité à relater une intimité. En outre, je n'ai jamais croisé de mineur sur les lieux de prostitution.

<sup>8</sup> En Communauté française de Belgique: les asbl Entre 2, ICAR et Espace P....

<sup>9</sup> Parquets et Tribunaux de la jeunesse.

Du matériau de départ ont été extraits trois récits de vie d' (ex-)prostitués-es autour desquels s'articulera le texte, dans un souci de faire interagir les observations du chercheur et les discours des protagonistes. Julien, Jean et Sabrina<sup>10</sup> m'ont été présentés par l'entremise des associations d'accompagnement des personnes prostituées. Ils ont eu la générosité de m'offrir une partie de leur vit en récit et je les en remercie.

Julien est aujourd'hui âgé d'une trentaine d'années. Il est belge et homosexuel. Il s'est prostitué dès ses 14 ans et jusqu'à 26-27 ans. Sa mère décède alors qu'il est âgé de 9 ans et son père, un ancien travailleur des charbonnages au chômage, l'accuse de la mort de celle-ci. C'est le « début de la chute ». Suite aux disputes avec son père, il fugue et est placé dans un home. Il sèche les cours et entretient une première relation prostitutionnelle avec un homme beaucoup plus âgé qu'il rencontre dans un parc. A ce moment, il ne se rend pas compte qu'il s'agit de prostitution. Fuguant encore et encore, devenant « colérique », il est placé à l'âge de 15 ans dans un hôpital psychiatrique où il séjournera deux années. Toutes les semaines, il s'échappe de cette « prison » et se prostitue alors de manière plus systématique. A 17 ans, il est émancipé et émarge au CPAS. Il se prostituera encore pendant dix ans, « pour l'argent », car il n'entrevoit pas d'autre opportunité. Il dit que son vécu de la prostitution est « dur », que ça a été son « calvaire ». L'année dernière, il a trouvé un travail comme balayeur de rue. Son contrat se termine, il ne souhaite pas le renouveler mais souhaite chercher un autre emploi.

Jean approche la trentaine. Il est belge et hétérosexuel. Il s'est prostitué dès ses 15 ans, pendant une dizaine d'années. Placé en internat à 4 ans lors de la séparation de ses parents, son père décède lorsqu'il a 6 ans. Sa scolarité est chaotique et s'arrête à la fin des primaires. Il est refoulé de homes en homes, fugue régulièrement et dans cette errance, il commence à se prostituer « un peu comme ça », puis de plus en plus systématiquement. Parallèlement, il effectuera un court séjour dans un hôpital psychiatrique en raison de ses « crises », puis dans une IPPJ pour quelques vols. A 17 ans, il est mis en autonomie et continue la prostitution. Il dit s'être prostitué pour l'argent et cette activité le laisse assez indifférent, même s'il « aurait préféré faire autre chose ». Aujourd'hui, il a cessé de se prostituer et émarge au CPAS. En même temps, il a un petit boulot clandestin et surexploité dans un bar et n'entrevoit pas véritablement d'avenir professionnel.

Sabrina est la plus jeune, elle approche à peine la trentaine. Elle est belge et hétérosexuelle. Ses parents étaient ouvriers, ils ont divorcé lors de son enfance. Une « grosse mésentente » avec son beau-père l'amène à adopter des comportements à risques. Alors qu'elle accouche de son fils à 15 ans et qu'elle « déconne », sa mère fait appel au service d'aide à la jeunesse (SAJ). Elle est placée dans une maison maternelle avec des femmes plus âgées. A partir de ce moment, Sabrina perd les pédales et ne comprend plus ce qui lui arrive. Son dossier sera progressivement judiciairisé et sa mère gardera son enfant, sans plus vouloir d'elle à la maison. En rupture, elle s'installe chez son petit copain et cherche du travail. Mineure, elle ne trouve rien et finalement appelle pour une offre d'hôtesse trouvée dans les petites annonces. Elle sera prise en charge par un homme proxénète pendant deux années, se prostituant dans des hôtels et gagnant beaucoup d'argent. Cette exploitation prendra fin avec l'intervention d'un ami. Elle est alors majeure et entame une carrière de prostitution. Aujourd'hui, elle se prostitue encore, mais plus occasionnellement car elle gère une maison de prostitution. L'épisode de prostitution à l'adolescence lui laisse des traces et elle pleure encore de ce qui lui est arrivé.

## Trajectoires d'entrée : au croisement des vulnérabilités

Myriam	Si tu réfléchis à ta propre vie, en général, comment est-ce que tu expliques que tu aies fait la prostitution ? Comment tu t'expliques à toi-même ? Ou peut-être tu te l'expliques pas ...
Jean	J'ai rien fait pour y changer. J'ai laissé venir. Et bon à 17 ans, chercher du travail, si j'en avais trouvé, c'est clair que je serais pas passé par là, c'est même certain.
Julien	Pourquoi je l'ai fait ? Parce qu'il n'y a eu personne pour m'aider. Quand j'allais à la porte de tout le monde pour demander de l'argent, personne ne m'a aidé. J'ai préféré faire ça que d'agresser des personnes. Je n'ai pas eu le choix. Sinon, je n'y mets pas obligatoirement un sens.
Sabrina	On ne m'aurait jamais crue capable de faire un truc comme ça. J'étais pas une sainte, mais pas non plus au point de faire un truc comme ça. Dans ma famille, il y a un médecin, un commissaire de police, des gens qui ont fait des études, mes cousines ont de l'argent.

Débuter la prostitution en étant très jeune<sup>11</sup> n'est pas anodin et advient dans des trajectoires complexes qui mêlent divers facteurs sans qu'aucun d'eux pris isolément ne suffise à l'expliquer. Par ailleurs, il faut rester prudent en matière de généralisation et éviter les écueils du misérabilisme ou de la victimisation. De nombreux jeunes connaissent des situations comparables à ceux qui se prostituent sans pour autant faire de même et seule une minorité s'y retrouve au départ d'un parcours jugé

<sup>10</sup> Le respect de l'anonymat et la protection de la vie privée étant garantis, tout ce qui pourrait permettre d'identifier les personnes a été modifié, dont les prénoms, les lieux, les dates, etc

<sup>11</sup> Remarquons d'emblée que les situations d'entrée en prostitution à la minorité ne correspondent pas exactement à celles vécues par les majeurs. En effet, d'autres dimensions entrent en jeu (p. ex. : séparation d'avec le conjoint, perte d'un emploi, endettement).

« lourd » ou problématique. Enfin, certains jeunes ont une trajectoire plus « classique » et pourtant se prostituent.

Afin d'appréhender les trajectoires d'entrée en prostitution à la minorité, le concept de vulnérabilité apparaît pertinent, d'autant plus qu'il est mobilisé dans une hypothèse de cumul des vulnérabilités. Michel Joubert<sup>12</sup> prend pour postulat de départ que la capacité à agir « rationnellement » dans une situation de crise, de danger ou de tension nécessite un minimum d'ancrage social. Lorsque celui-ci est mis à mal, les réponses individuelles adoptées seront plus ou moins « hors normes » voire « dangereuses ». En somme, les vulnérabilités d'une personne constituent le substrat des conduites à risques, celles-ci constituant des réponses au contexte de vie<sup>13</sup>. L'auteur décrit trois zones de vulnérabilité : socio-économique (précarité, exclusion), relationnelle et psychoaffective (que l'auteur origine dans des problèmes de parentalité), et culturelle (qualifiée de « socialisation déviante »). Ce modèle recouvre en partie les situations mises au jour dans cette recherche. Les récits y sont également articulés autour de trois cercles de vulnérabilisation : les difficultés rencontrées au sein de la famille et de l'école (désinvestissement progressif des liens de socialisation primaires et secondaires), les nécessités économiques « faites vertus »<sup>14</sup> (des origines sociales précaires au besoin d'argent en contexte de rupture et d'itinérance) et les jeux symboliques et psychoaffectifs eu égard au corps et aux sexualités, lieux forts de prises de risques.

## Du décrochage à la rupture

Les parcours des jeunes prostitué-es sont souvent fait de mésententes, de conflits ou de malaises au sein de la famille qui se soldent par un désinvestissement progressif de leur environnement familial, scolaire et social.

Sabrina            Mes parents ont divorcé, j'avais 12 ans, j'ai pas compris, comme beaucoup. Mon père est parti, ma mère a trouvé quelqu'un. Elle le trompait en fait depuis un moment. Et deux semaines après, l'autre personne est venue vivre chez moi. C'était un alcoolique. Donc je ne m'entendais pas avec ma mère, ni surtout avec le beau-père. Voilà...

Le décès ou la séparation des parents, par exemple, ne sont pas spécifiques aux jeunes prostitué-es, mais éclairent quant aux difficultés à se repérer ou au manque d'affection qu'ils peuvent éventuellement connaître.

Myriam            Tes parents étaient encore ensemble quand ton papa est décédé ?

Jean                Je crois qu'ils étaient en séparation. Je ne sais pas exactement comment il est mort. J'avais 6 ans. Il y a une histoire d'un coup de téléphone qu'il aurait passé à ma mère avant le moment fatidique. Et puis, après on l'aurait retrouvé mort. Une attaque ou une trop forte dose de médicaments. Je pense que si ça aurait été l'inverse dans le décès, j'aurais pris un peu plus de gifles et j'aurais pas tourné comme ça. Je serais peut-être allé dans les internats, puisque j'y étais déjà avant son décès, mais j'aurais certainement pas tourné sur la prostitution.

A mesure que les liens familiaux se desserrent, le décrochage scolaire apparaît et s'accroît, ce qui ne sera pas sans conséquence sur les possibilités d'avenir professionnel des jeunes.

Julien             Je n'allais pas à l'école. Je n'aimais pas l'école, pas du tout.

Myriam            Et tu as fait ta scolarité jusqu'au bout finalement ?

Julien             Non. J'ai arrêté quand j'ai été placé. J'ai fait 2 mois puis j'ai arrêté. C'était en primaire.

Myriam            Tu avais 14 ans et tu étais encore en primaire ? C'était déjà difficile ?

Julien             Ben, quand j'ai perdu ma mère à 9 ans, j'ai commencé à chuter. J'ai dû rentrer à l'hôpital parce que je ne voulais plus me nourrir. Je ne pesais plus que 33 kilos. Je ne voulais plus rien faire. Ma mère a toujours été quelqu'un de sacré pour moi, j'étais proche d'elle. Quand elle est partie, je me suis trouvé très abandonné. Et avec mon père ça n'allait pas, déjà du temps de son vivant.

Enfin, les problématiques familiales s'enracinent elles-mêmes dans un contexte socio-économique global, que ce soit à Bruxelles ou en Wallonie où le taux de chômage est important et dont l'impact sur les cellules familiales n'est pas négligeable. Sans disposer de données quantitatives précises, les jeunes prostitué-es semblent toutefois le plus souvent issus des classes précarisées de la société.

Myriam            Et tes parents, ils faisaient quoi dans la vie ?

---

<sup>12</sup> JOUBERT M., 2003,

<sup>13</sup> La finalité opérationnelle de son modèle vise à identifier les moments clefs où un individu franchit des prises de risques en vue de cibler et d'améliorer l'intervention.

<sup>14</sup> En référence à la formule de Pierre Bourdieu dans son ouvrage « La distinction ».

Julien Ma mère était mère au foyer et mon père, avant qu'il rencontre ma mère, il travaillait dans une mine de charbon et par après, quand ça a été fini, il a travaillé dans un magasin de champagne, puis il est retourné au chômage.

Le désinvestissement du lien, souvent qualifié de « démission parentale », doit ainsi être replacé dans un contexte où les parents sont eux-mêmes aux prises avec une problématique et complexe. Il ne s'agit donc certainement pas de réitérer l'amalgame tacite « parent pauvre = enfant délinquant », mais de cerner les motifs qui permettent d'expliquer que la prostitution apparaisse comme un moyen de négocier avec les difficultés concrètes.

Nombre de jeunes prostitué-es ont connu un parcours de placements en famille d'accueil ou en institution dès leur plus jeune âge ou plus tardivement à l'adolescence lorsque leur comportement devenait ingérable pour leur entourage et nécessitait des mesures protectionnelles.

Julien J'étais placé car j'ai perdu ma mère quand j'avais 9 ans et avec mon père ça n'a jamais été très bien entre nous. Il m'a renié. Et bon, je fuguais parce que je recevais des coups sur moi. J'ai commencé à fuguer jusqu'au jour où j'ai été appelé dans le bureau de la directrice de l'école qui m'a demandé ce qui se passait. Et je lui ai expliqué. De ce fait, elle a téléphoné au Tribunal de la jeunesse. Trois jours après, je suis passé chez le juge. Et j'ai été placé.

Lorsqu'il est à répétition, le placement peut participer d'un désancrage affectif et relationnel. Par ailleurs, le placement peut être inadéquat et aggraver la situation du jeune, comme dans le cas de Sabrina.

Sabrina J'ai été placée par le Tribunal de la jeunesse AVANT que je commence ce travail-là. J'avais 15 ans. J'ai eu des problèmes familiaux et [ma mère] ne s'en sortait pas avec moi. J'étais en pleine crise d'adolescence, je partais avec des copains, j'avais dur à m'occuper de mon fils parce que mon père... enfin, son père n'était pas là. Donc elle a fait appel au SAJ pour savoir quoi faire. Et ça l'a dépassée elle aussi. A ce moment là je fumais et comme il y a eu des problèmes de drogue, le SAJ a fait appel au Tribunal de la jeunesse. Ma mère voulait qu'on me place, mais voulait garder l'enfant. Ca ne l'a jamais embêtée qu'il y ait un enfant, elle voulait plutôt m'aider au départ. Mais eux, à ce moment là, ils m'ont placée avec mon fils. J'étais mineure, il n'y avait plus de place nulle part dans les homes, donc on m'a placée dans une maison maternelle avec des femmes battues, alcooliques, toutes des vieilles... On me demandait juste d'être là en semaine, de revenir de l'école, on ne se tracassait pas.

Cette expérience de placement non seulement consommera définitivement la relation déjà problématique entre Sabrina et sa mère, mais encore contribuera à un sentiment d'injustice et à un rejet conséquent du dispositif institutionnel.

Sabrina Mon domicile était chez ma mère. Ma mère ne me voulait plus. Quand j'allais chez elle, elle appelait la gendarmerie. Et eux disaient : « Elle est trop jeune pour la faire émanciper, il faut attendre au moins qu'elle ait 17 ans. ». Finalement, on m'a enlevé la garde provisoire de mon enfant et moi je suis partie et je n'ai plus jamais été convoquée. Je ne trouve pas ça normal ! J'avais 16 ans, on m'a laissée comme ça.

## Du pognon et du désir

La situation familiale ou institutionnelle peut progressivement déboucher sur une rupture du jeune par rapport à son tissu de liens ou sur une exclusion du milieu de vie. C'est généralement dans un contexte de fugue ou d'errance que des adolescents débutent leur activité de prostitution. Elle intervient alors comme une forme de réponse à leur désancrage et aux nécessités qui en découlent. Statistiquement<sup>15</sup>, la plupart<sup>16</sup> des jeunes fugueurs sont âgés de 15 à 17 ans et s'absentent un temps court (deux, trois jours) pendant lequel ils trouvent de l'aide et du support chez des proches (familles, amis). Par ailleurs, les jeunes placés en institution fuguent plus souvent que ceux qui vivent en famille<sup>17</sup>.

Myriam Donc, de tes 15 à 17 ans, tu étais dans un hôpital psychiatrique ?

Julien Avec des barreaux aux fenêtres. Après le dîner, on avait notre sieste de 1h à 1h30, la chambre était fermée à clef. A 8h30 le soir, on était dans nos chambres, fermées à clef. Pour aller à la toilette, il fallait toquer à la porte. Moi à la fin je pissais à la fenêtre. J'en avais marre.

<sup>15</sup> Données issues de Child Focus, Fondation Roi Baudouin, 2004.

<sup>16</sup> En Belgique, on compte chaque année entre 4% et 6,5 % de fugueurs parmi les jeunes, autant de filles que de garçons.

<sup>17</sup> A titre indicatif, entre 2001 et 2005, la Brigade Jeunesse de Charleroi compte en moyenne 360 « disparitions » de mineurs chaque année, dont environ 1/3 s'effectuent au départ d'un foyer d'hébergement.

Myriam T'arrivais à fuguer ?

Julien Je ne me tracassais pas, je savais que j'allais sortir, il y avait plein de trous dans les grillages, bien cachés. Rien ne pouvait m'empêcher. Je fuguais en pleine journée quand on nous mettait dans la cour. Toutes les semaines je me retrouvais sur la Place. Et là je me faisais quand même 3-4 clients par soirée.

Les fugues à moyen et long terme comportent le plus de « risques ». Une enquête britannique<sup>18</sup> révèle que chez les fugueurs partis au moins deux nuits, un jeune sur sept a recours à des stratégies de survie « risquées » et « dangereuses » : mendicité, fouille des poubelles, prostitution en échange d'un logement ou d'argent et vente de drogue.

Lors de leur fugue, il semble que des jeunes soient régulièrement hébergés ou pris en charge par un majeur et qu'ils soient amenés à entretenir avec lui des relations sexuelles. Outre la « débrouille » à laquelle ces comportements répondent, se superpose souvent le désir d'expérimenter sa sexualité, élément non négligeable des rencontres prostitutionnelles. A côté de cette prostitution *périphérique*, une situation d'errance peut également mener à des rencontres avec le milieu de la prostitution *classique* (p. ex. via un copain / une copine qui se prostitue déjà ou en cherchant un job dans les annonces vénales).

Sabrina Je dépendais de quelqu'un qui travaillait et qui me laissait sa maison. Il n'était jamais là, je n'avais pas d'argent, il ne me donnait rien, je comptais les pièces. Ça a duré presque un an. J'ai cherché du travail dans des commerces, des petits magasins. Quand les gens me demandaient mon âge, 17 ans, ils ne me prenaient nulle part.

Un élément essentiel de l'activité prostitutionnelle est le revenu qu'elle procure. Lors de ruptures familiales ou institutionnelles importantes, des jeunes se retrouvent parfois littéralement à la rue. Les situations concrètes dans lesquelles ils se retrouvent les poussent alors à trouver de l'argent, par des moyens plus ou moins clandestins. Sans revenus, mais surtout sans réseau social soutenant, la prostitution peut apparaître comme une alternative. Ce qu'on appelle « l'argent facile » est d'abord un « argent rapide et non contraignant » (pas de contrat de travail, horaire flexible) et toujours payé en liquide, ce qui semble convenir à ces situations de précarité ou de clandestinité.

Myriam Comment tu t'es dit que t'allais le faire ce premier client, qu'est-ce que tu vivais à ce moment ?

Jean Rien, seulement l'argent que j'allais avoir ! C'est ce qui m'a fait continuer après, c'est l'argent facile.

Myriam Tu trouves que c'est « facile » ?

Jean Ben, en vingt minutes, se faire 25 Euros, on peut dire que c'est de l'argent facile ! Mais l'un ou l'autre, le sens propre ou le sens figuré, je ne sais pas lequel, mais c'était pas facile...

Une hypothèse est fréquemment formulée au sujet de la société de consommation qui créant des besoins infinis pousserait les jeunes à trouver toujours plus d'argent pour se payer des marchandises, ce qui favoriserait l'entrée en prostitution. Du terrain, il ressort plutôt que la prostitution survient dans des situations de précarité face auxquelles elle est une réponse. L'argent gagné sera dépensé dans la consommation *utile* (alimentation, vêtements, etc.), et parfois plus *futile* (s'offrir le dernier téléphone à la mode, etc.). Le témoignage de Julien montre que le besoin d'argent répond également à un désir de plaisir et d'amusement.

Julien Je n'avais pas d'argent, j'étais jeune, je fumais, j'avais besoin de mes cigarettes. Dans le home, il n'y avait pas le choix, c'était 8 cigarettes par jour.

Myriam Et donc tu veux dire que c'était pour le pognon ?

Julien Oui, parce que le pognon, je ne savais pas en avoir. Au home, on recevait de l'argent de poche mais pour moi, c'était pas de l'argent de poche parce que je ne m'amusais pas avec. C'était pour acheter des trucs pour me laver ou alors pour m'habiller. J'avais envie de cigarettes, j'avais envie de m'offrir des choses que je voulais, je voulais aller au cinéma, des activités qu'on ne faisait pas dans cet hôpital psychiatrique.

L'argent pourra aussi être dépensé dans la « consommation », incluant non seulement les traditionnelles drogues (haschich, cocaïne) mais aussi le jeu ou la fête, soit un ensemble de distractions<sup>19</sup>.

Myriam Et tu faisais quoi de tout ton argent ?

<sup>18</sup> Safe on the Streets Research Team, 1999, in Child Focus, 2004.

<sup>19</sup> Soulignons toutefois que la prostitution ne répond ni exclusivement, ni dans tous les cas à une problématique de « toxicomanie ».

- Jean J'allais jouer au Bingo. Le jeu, c'était avant même le cannabis et les cigarettes. Après j'ai préféré fumer que aller jouer au Bingo. Au Bingo, je m'amusais une heure ou deux, et puis c'était terminé, tandis qu'avec un morceau de 10 Euros, je tiens une soirée et un petit peu le lendemain.
- Myriam Et la consommation ?
- Sabrina Si, si, j'ai pris. Toutes les filles, là dedans, c'est plus ou moins normal, puisqu'on partait dans des boîtes. Tous mes copains étaient là dedans. On sortait, j'ai beaucoup dépensé mon argent là dedans. D'ailleurs à un moment, ça a duré un bon mois, c'était la folie, je ne me rendais pas compte.

Il s'agit également de distinguer les raisons qui au départ motivent un jeune à se prostituer (le besoin d'argent répond à une nécessité matérielle), des motifs qui font qu'un jeune continue à se prostituer par la suite (accoutumance à un certain « train de vie »). Avec Jean et Julien, les propositions sexuelles d'un homme contre récompense financière vont les accrocher et les mener vers une prostitution plus classique. Sur ce point, Stéphanie Pryen<sup>20</sup> décrit l'étape du « premier client » comme le fruit du hasard, d'une rencontre imprévue, et souligne la récurrence de ces sollicitations externes dans un contexte de nécessité socio-économique.

- Myriam Comment et quand as-tu commencé à te prostituer ?
- Jean Exactement, je ne saurais plus dire, mais ça remonte à mes 16 ou 17 ans. J'étais en fugue de l'internat. J'allais me promener à la gare et quelqu'un m'a fait un clin d'œil et alors on a commencé à parler et il m'a demandé si je voulais pas avoir des sous en échange... de certaines choses. J'ai dit : « Pourquoi pas ? ». Puisque j'étais en fugue, j'avais besoin d'argent quoi. Et... alors... on avait été à la gare, et... on avait été faire les trucs là, dans les toilettes. Alors, après il m'a dit que si je voulais encore gagner de l'argent, je pouvais aller sur la Place, que là il y avait des gens qui allaient là pour ça et tout ça et... voilà.
- Julien J'avais 14 ans. C'est arrivé bêtement, sans savoir que je me prostituais, en fait. Dans le home, ça n'allait pas. Je partais me promener... Et un jour, en allant dans un parc, je suis tombé sur un homme qui m'avait proposé d'aller boire une verre avec lui. Et après ça, on est allé se promener et on s'est arrêté dans un bois et bon là il y a eu des attouchements. Et après il m'a donné de l'argent. Il m'a ramené. Il m'a demandé s'il pouvait me revoir. J'ai dit oui. J'étais un peu jeune, j'avais pas trop fait attention. Ça s'est fait. On s'est vu régulièrement. On se voyait en général deux fois par semaine.
- Myriam À ce moment tu te rends compte que c'est de la prostitution ?
- Julien Pas du tout ! Pour moi, c'est comme si je passais une journée avec un membre de ma famille. C'est plus ça que je ressentais.

Le propos de Julien fait également écho à sa problématique relationnelle - familiale, puisque c'est dans un contexte de manque de soutien qu'il entame son errance. Cette rencontre avec un client vient non seulement jouer un rôle économique dans la vie de Julien, mais surtout remplir un besoin affectif, celui d'être entouré et encadré par un adulte proche.

Les trajectoires d'entrée en prostitution ne vont pas sans soulever l'existence du proxénétisme. Remarquons d'emblée qu'à l'instar des prostitué-es majeurs, tous les mineurs ne sont pas sous la coupe d'un proxénète et que bon nombre se prostituent de leur propre chef. Dans les situations de proxénétisme, il faut distinguer le proxénétisme « amateur » du proxénétisme plus « professionnel », bien que les logiques relationnelles à l'œuvre soient comparables<sup>21</sup>. Dans le premier cas, le petit copain, parfois plus âgé, peut être le bénéficiaire de l'activité. Pour continuer à bénéficier de son amour et du niveau de vie qu'il leur a fait goûter ou des promesses qu'il a fait miroiter, elles sont progressivement prêtes à donner de plus en plus d'elles-mêmes et au début « pour faire plaisir... à un copain ». Le second cas est illustré par l'histoire de Sabrina, recrutée par un proxénète alors qu'elle était à la recherche d'un emploi.

- Sabrina En regardant dans le journal, j'ai vu une annonce où il était marqué « CHERCHE HOTESSE DE STANDING, TRES BONS GAINS », et je ne savais pas ce que c'était. J'ai téléphoné. Un homme m'a répondu. On a eu un rendez-vous. C'était un homme de 50 ans, bien, qui avait une Mercedes. Il m'a demandé l'âge que j'avais, je lui ai dit que j'avais des problèmes à trouver du travail, que j'allais bientôt avoir 18 ans. C'était pas vrai. J'ai été boire un verre avec le type, et il m'a demandé si j'avais déjà fait « ça ». Je ne sais plus comment, mais il m'a expliqué ce que c'était. Il m'a dit que c'était avec des gens qui avaient beaucoup d'argent, que c'était surtout pour accompagner dans

<sup>20</sup> PRYEN S., 1999.

<sup>21</sup> Il est encore possible de distinguer un troisième cas, plus difficilement qualifiable de proxénétisme. Certains couples à la rue et / ou en toxicomanie se « débrouillent » pour trouver des revenus. Le garçon « fait du biz » et la fille « fait le trottoir ». Il s'agirait plutôt d'une solidarité économique de couple.

des soirées ou au restaurant, que j'étais une jolie fille et qu'il n'y avait pas de problème. Je lui ai donné ma carte d'identité, il a fait une photocopie. Et j'ai jamais vu l'établissement de standing, ni rien du tout.

- Myriam T'avais capté que c'étaient des histoires de sexe ?
- Sabrina J'avais compris que ça pouvait tourner à ça, mais que c'était pas obligé non plus. Donc, en fait, il passait des annonces dans les journaux. C'était des déplacements dans les hôtels. Sa femme prenait les rendez-vous. Et lui avec sa voiture, soi disant pour me protéger, il me conduisait à l'hôtel.
- Myriam Il faisait quoi ce type ?
- Sabrina Je pense qu'il avait une place à l'usine, la nuit et sa femme faisait les marchés. Par après, je suis devenue sa bonne copine, on allait boire des verres ensemble.

Dans le récit de Sabrina, le proxénète semble rechercher spécifiquement ce profil de jeune fille, jolie, un peu déboussolée et surtout dans la galère. Il remplira à la fois les fonctions d'ami - amant, de père et d'initiateur. Il sera son premier client, « pour apprendre le métier ».

- Sabrina Je n'y connaissais rien au sexe dans ma vie privée. Et j'ai appris à faire avec l'argent, pour l'argent. Il m'avait dit : « C'est normal que je sache si tu sais faire ça ou pas. » Dans ma tête, si je commençais à faire ça, c'était normal. Je ne savais même pas si j'étais capable : « Ca se peut que je ne sais pas le faire. ». Je me disais : « Un homme ne me prendra jamais, une fille comme moi, ça ne marchera jamais. ». Je ne me rendais pas compte de ce que c'était.

La rencontre avec un jeune homme ou un homme plus âgé, qui présente toutes les apparences de l'amoureux attentionné, qui couvre la jeune de cadeaux et de promesses et qui offre un train de vie élevé semble accrocher très fort certaines filles en quête d'idéal et de valorisation.

- Sabrina En fait, avant qu'il ne me fasse travailler, il m'a payé beaucoup. Il m'a fait croire, il m'a montré que c'était un milieu, la fête, les sorties dans les clubs. Au départ, il n'a jamais été méchant, il ne m'a jamais forcée. Au contraire, c'est pour ça que je ne me suis pas rendu compte. Et puis, aussi, j'étais quelqu'un de complexé. J'ai toujours eu des problèmes « de moi ». J'étais fort complexée par mon corps. On me disait : « T'es jolie. ». Ca m'a donné de l'assurance.

Quant aux garçons, ils semblent plus rarement être sous l'influence d'un proxénète sauf le cas du client régulier, appelé « micheton », qui entretient et peut prostituer le jeune. La prostitution de mineurs masculins semble plutôt se dérouler au sein de réseaux sociaux privés et la « publicité » pour le prostitué passe ainsi de bouche à oreille, entre clients. Néanmoins, pour les garçons, la question du rapport affectif avec les clients n'est pas négligeable et ne va pas sans soulever la recherche de valorisation. Ainsi que l'exprime une travailleuse de rue en milieu de prostitution : « *Certains ont un rapport sexuel et les choses s'arrêtent là. Ça se complique avec les michetons, les clients réguliers qui parfois entretiennent des rapports plus complexes avec le prostitué. Tout est mélangé : les fonctions de père, d'amant, d'initiateur, d'infirmière. Si en face d'eux il y a un petit gars fragile, abîmé, qui n'a pas eu de père, pas de mère, qui ne s'aime qu'à travers le regard de l'autre, ça colle tip-top, et ça fait mal.* ». Chercher à être aimé et être mal aimé, ne pas pouvoir se défaire du mal amour, vouloir plaire, séduire, être reconnu, parfois au prix de la prostitution sont autant d'ancrages d'une relation prostitutionnelle et de ce qui peut faire entrer un jeune gars dans le « milieu ».

## Genres et sexualités

Beaucoup plus de filles que de garçons<sup>22</sup> sont repérés et pris en charge par les services d'aide et de contrôle. La prépondérance des premières s'explique notamment par des formes d'activité prostitutionnelle différenciées. Tandis que la prostitution des filles se déroule le plus souvent au grand jour, dans la rue, les garçons semblent faire partie de réseaux sociaux plus discrets et les cas de prostitution masculine se découvrent alors au fil d'un dossier ouvert pour un autre motif (par exemple : agression, décrochage scolaire). Plusieurs hypothèses tenant à la construction des genres sont également à mêmes d'éclairer une sous-représentation des garçons. Dans l'image sociale qui en est construite, la prostitution est plus généralement conçue comme une activité féminine. Les femmes seraient ainsi plus facilement amenées socio-culturellement à opter pour cette activité comme moyen de subsistance, ce qui expliquerait en partie le nombre plus élevé de filles qui trouvent là une opportunité de répondre à leurs besoins.

- Sabrina Pour les mineurs qui commencent à travailler, ça doit être des filles qui ont des problèmes de famille. C'est pas normal. Même pour les garçons, ils ont des problèmes avec la justice. Ils fuguent et puis ils volent. Des copains qui me disent : « J'aurais pas

---

<sup>22</sup> Globalement, 90 % de filles.

« vendu de la drogue, j'aurais fait la pute si j'étais une fille ». On ne fait pas assez, à part placer dans des homes. Ils sont rares ceux qui réussissent.

Cet extrait du témoignage de Sabrina dénote également d'une stratégie différenciée entre les filles et les garçons placés dans des contextes similaires : les filles auraient plutôt tendance à marchander leur corps et les garçons à se lancer dans des « business » divers tels que la vente de drogue. D'autre part, il apparaît qu'en raison d'injonctions de genre, les garçons cachent nettement plus un éventuel épisode prostitutionnel ce qui rend leur détection et leur prise en charge moins aisée, d'autant qu'en vertu de la même hypothèse, les intervenants seraient moins attentifs à capter une éventuelle prostitution chez un garçon. On peut donc faire le constat d'indices de sous-détection de la prostitution masculine.

Parmi les stratégies que des jeunes en difficulté ou en errance adoptent face à leurs contextes de vie, la prostitution met en jeu une dimension spécifique, celle de la sexualité. Garçons et filles se prostituent la plupart du temps auprès d'hommes<sup>23</sup>, ce qui dans le cas des premiers renvoie au fait que l'activité va à l'encontre de la norme hétérosexuelle. Parmi les garçons prostitués, certains sont homosexuels mais ne peuvent pas l'assumer pour diverses raisons tenant aux pressions sociale, culturelle et familiale. D'autres ne le sont pas ; ou le nient complètement et vivent parallèlement à leur prostitution une relation hétérosexuelle. Pour certains, l'univers de la prostitution masculine peut offrir un espace de possibilité pour expérimenter ou vivre une homosexualité latente ou avérée<sup>24</sup>. En cherchant à trouver ses marques et repères en dehors de la norme en vigueur dans son milieu d'appartenance, en somme à négocier un espace de viabilité de sa sexualité, un garçon peut chercher à fréquenter le milieu homosexuel. Son entrée dans ce groupe se déroulera éventuellement dans les zones marginales de celui-ci, parmi lesquelles la prostitution a cours. Cette marginalisation est probablement plus fréquente pour des jeunes issus de l'immigration ou de milieux précaires, dans lesquels l'homosexualité est moins acceptée, et qui seront plus souvent refoulés à la périphérie du milieu gay, puisqu'il n'est pas exempt de discriminations de « race » et de « classe »<sup>25</sup>. Une travailleuse de rue en milieu de prostitution décrit finement ce processus : « *Il s'agissait de deux jeunes garçons d'origine turque, nés ou pas ici, en tout cas scolarisés en Belgique. Ils étaient homosexuels, et c'est invivable dans la communauté d'origine, ce qui crée d'immenses souffrances, des violences familiales. Dans les deux cas, le début de la guidance s'est fait dans le cadre d'une fugue alors qu'ils ne supportaient plus les insultes et les coups à la maison, liés à l'affirmation qu'il y a quelque chose qui « ne colle pas » au niveau de leur hétérosexualité. Il n'y a pas vraiment un coming out familial, mais à un moment, plein d'indices éclatent au grand jour. Ces deux jeunes en fugue ne voulaient plus rentrer à la maison et malheureusement, lors de la fugue et à cause de cette orientation sexuelle « problématique », ils fréquentaient des lieux occupés par la partie marginale du milieu gay qui se trouve être aussi des lieux de prostitution.* »

La prostitution peut survenir comme une forme de réaction - contradiction à un univers familial au sein duquel pèse un lourd silence autour de la sexualité. Elle apparaît alors comme une manière de se démarquer de l'autorité parentale et de sortir des carcans éducatifs en provoquant « à l'extrême ». Chez certaines filles notamment, le passage par la prostitution peut devenir une forme d'affirmation de soi comme prostituée pour celles qui entretiendraient une sexualité en dehors des règles admises par la famille ou le groupe social. Taxées de « faire la pute » lorsqu'elles ont des rapports avec des garçons, elles glisseraient doucement vers cette activité, correspondant en quelque sorte à l'image qui leur est renvoyée. Un juge de la jeunesse s'exprime ainsi à propos de cette relation entre transgression, corps et prostitution : « *La sexualité de ces jeunes femmes est de frôler l'interdit, de transgresser par rapport aux normes de protection et de sécurité, dans un contexte familial grave, qui s'est dégradé. Elles sont dans une dévalorisation d'elles-mêmes et de leur corps.* » Cet extrait témoigne d'une conception courante qui voudrait que les prostitué-es entretiennent une image détériorée de leur corps. Sur ce point, le stigmate accolé à la prostitution est en partie à même d'expliquer la dévalorisation que peuvent vivre les prostitué-es, en somme une disqualification sociale incorporée. Cependant, les vécus de la prostitution sont divers et ne se rapportent pas systématiquement à ce phénomène.

Plus avant sur cette question du corps objet, un lien est fréquemment opéré entre abus sexuel (dans l'enfance) et prostitution. Cette dernière viendrait ainsi faire écho à des événements sexuels « traumatiques » menant à une objectivation de son propre corps ainsi possiblement livré à la prostitution. Les avis sont partagés et aucune étude n'a pu établir de corrélation objective sur la question<sup>26</sup>. Pour plusieurs situations, des antécédents de violence intrafamiliale ou extrafamiliale allant de la maltraitance à l'abus sexuel ont eu lieu, mais ce facteur ne se retrouve pas dans tous les cas de figure.

Jean Mais, un abus oui, il y en a eu un. Par mon frère j'ai l'impression, ouais. Je sais pas s'il l'a fait aussi avec ma sœur, mais je sais bien que ma sœur a porté plainte contre lui. Et

<sup>23</sup> Aucun cas de prostitution lesbienne ou de consommation féminine de prostitués masculins n'a été relaté.

<sup>24</sup> Notons que la prostitution des garçons ne répond pas exclusivement à la recherche d'un espace pour vivre une homosexualité. La prostitution s'inscrit dans un contexte global, dont cet élément fait partie.

<sup>25</sup> MONHEIM M., 2006.

<sup>26</sup> Il faudrait questionner plus avant la récurrence de la proposition « toutes les prostituées ont été violées » dans les discours sociaux. Quelle fonction remplit-elle ? Pourquoi voudrait-on spécifiquement voir un passé d'abus sexuel chez les prostitué-es ? Cet argument employé pour expliquer et plus encore justifier la prostitution dans les trajectoires individuelles, viendrait légitimer la prostitution en faisant fi des autres paramètres auxquels elle répond et dans le même mouvement, disqualifier les prostitué-es (qualifiées de « pauvres filles »). Le trauma sexuel ne rendrait donc pas tant la prostitution « possible » pour les personnes, mais « pensable » pour le corps social.



moi j'ai le souvenir de ça : un jour, quand on était petit, il s'était frotté sur moi et il avait éjaculé sur moi.

Myriam           Ça t'a atteint ça ?

Jean             Je ne sais pas, parce que bon je ne suis pas psychiatre. Je ne sais pas si ça a influencé mon futur. J'ai de vagues souvenirs, des vagues souvenirs certains.

Un épisode de sexualité adulte précoce peut laisser des séquelles. Avoir été abusé peut notamment entraîner des conduites à risques (drogue, prostitution, délinquance). Ces comportements viendraient dire le trauma et le rejoueraient pour le conjurer, le nier ou reprendre du pouvoir<sup>27</sup>. Sur ce dernier point, quelques travailleurs de rue relatent pour certaines femmes prostituées la recherche d'une position de pouvoir et d'un sentiment de vengeance, qui ne sont toutefois pas immédiatement mis en lien avec un passé d'abus sexuel : « *Cette vengeance, c'est se mettre en position de pouvoir en choisissant les pratiques, les prix, la durée, avec qui. Beaucoup nous disent que c'est la prostituée qui choisit, contrairement à l'idée reçue que c'est le client qui a tout le pouvoir avec son argent. Et aussi se sentir désirée pour de l'argent. Certaines nous disent que c'est plutôt flatteur qu'un mec soit prêt à payer plutôt que ce soit gratuit.* »<sup>28</sup>. Une dernière piste d'interprétation devrait encore considérer le « clivage » entre sexualité et amour, entre corps et sentiments, soit la séparation qu'opérait les prostitué-es entre travail sexuel et affects privés, leur permettant de pratiquer le métier distinctement de leur conjugalité.

Enfin, il est essentiel de considérer et d'entendre le vécu, l'interprétation et la reconstruction que la personne met en œuvre.

Julien           Dans le temps, j'ai été abusé par un de mes beaux-frères.

Myriam           Et pour toi, cet événement là, ça a eu un impact dans ta vie future ?

Julien           Non, parce que ça me fait toujours rire quand les gens, les psychologues ou les médecins disent : « Un enfant qui a été abusé abusera automatiquement les enfants plus tard ». Moi j'ai été abusé une fois, ok, mais je ne ressens pas l'envie d'aller faire ça à un autre gosse. C'est pas héréditaire ! Ce n'est pas parce qu'on me l'a fait subir que pour ça je vais prendre ma vengeance.

## Episodes prostitutionnels : clandestinité et risques

Tandis que leurs trajectoires de précarisation les ont progressivement menés à des rencontres prostitutionnelles répondant à leurs besoins économiques et désirs relationnels, les jeunes prostitué-es font leurs premiers pas dans le métier dans un contexte de clandestinité et d'illégalité. Avec pour conséquence des prises de risques non seulement accrues, mais plus encore, invisibilisées.

Le concept de conduite à risques s'avère utile à analyser la prostitution chez les mineurs. Celui-ci a été abordé par plusieurs disciplines chacune colorant le terme de ses présupposés et finalités<sup>29</sup>. En psychologie sociale, David Le Breton les définit comme « une série de conduites disparates dont le trait commun consiste dans l'exposition de soi à une probabilité non négligeable de se blesser et de mourir, de léser son avenir personnel ou de mettre sa santé en péril »<sup>30</sup>. Il précise toutefois que les conduites à risques des jeunes « ne relèvent pas de la volonté de mourir, ce sont des détours symboliques pour s'assurer de la valeur de son existence »<sup>31</sup>. Complétant David Le Breton, Michel Joubert corrèle les conduites à risques aux zones de vulnérabilisation où elles s'originent (telles qu'énoncées dans la section 1) : une manière de s'affirmer et de trouver une place socialement valorisée lorsque le déficit est culturel ; de se soigner d'une souffrance morale lorsque les carences se situent dans la parentalité ; enfin de se procurer des ressources par des moyens « déviants » lorsque la vulnérabilité est économique.

L'aspect proprement sociologique des conduites à risques les donne à voir comme des stratégies d'adaptation adéquates au contexte dans lequel elles prennent place. Elles figurent et viennent pointer des difficultés sociales, économiques et relationnelles plus profondément ancrées et collectivement portées. Enfin, les conduites à risques sont aussi l'objet d'un certain champ de la criminologie qui les mobilise dans un paradigme sécuritaire de gestion des risques, soit sous l'angle du traitement social et judiciaire du danger que « les jeunes font courir à la société ». Ce qui n'est évidemment pas le point de vue adopté ici.

## En rue en ville

La prostitution des mineurs<sup>32</sup> a principalement lieu dans la rue et occasionnellement dans les bars. Pour les filles, la rue est un lieu de masse où elles se fondent et d'où elles peuvent plus facilement se soustraire aux contrôles. Les garçons se prostituent relativement plus souvent dans des bars de

<sup>27</sup> Dorais M., in Fondation Roi Baudouin, 1993.

<sup>28</sup> Cet extrait d'un entretien avec un travailleur de rue en milieu de prostitution vient précisément renverser l'argumentaire selon lequel les prostitué-es seraient réduites à l'état d'objet dans la relation prostitutionnelle.

<sup>29</sup> MAZZOCCHETTI J., 2005.

<sup>30</sup> LE BRETON D., 2002, pp. 61.

<sup>31</sup> LE BRETON D., 2003.

<sup>32</sup> Ou plus précisément celle qui est visible, détectée et prise en charge, c'est-à-dire celle qu'il a été possible d'étudier au moyen du dispositif méthodologique.

rencontre, des saunas, voire dans des parcs ou des gares. Selon les cas, leur prostitution sera occasionnelle ou quotidienne. L'irrégularité peut entraîner d'une part l'invisibilité – et donc la sous-détection – mais aussi le fait que les jeunes ne s'adressent pas aux services d'aide puisqu'ils ne vivent peut-être pas leur prostitution comme un problème, mais plutôt comme un événement auquel ils ne s'identifient pas.

D'une manière générale, la prostitution est une activité semi-illégale en Belgique, puisqu'elle n'est ni prohibée, ni reconnue par la loi. Le racolage est interdit dans le code pénal, mais cependant toléré ou réprimé selon les conjonctures. Les prostitué-es sont dès lors soumis aux fluctuations de l'activité policière, elle-même conditionnée par les politiques communales. La pression qui s'exerce à l'égard de la prostitution (de rue principalement), pour des raisons avancées de lutte contre le proxénétisme et la traite des êtres humains et en réponse aux demandes de propreté, de quiétude et de sécurité des riverains et autres usagers des quartiers, a des effets négatifs sur ses conditions d'exercice, poussant à une plus grande clandestinité, ce qui en retour rend difficile le repérage policier et le soutien associatif aux prostitué-es et a fortiori aux mineurs. Une commissaire d'une section mœurs de la police locale s'exprime ainsi à propos des risques de clandestinisation : *« Ce qui m'inquiète par rapport à la politique de prostitution de rue, c'est que ça pousse à aller plus loin dans la clandestinité. Et je crains très fort que pour les garçons, on en soit arrivé à un stade de clandestinité avancée. Il y a quelques années, on a eu un réseau de mineurs prostitués en séjour précaire, vendeurs de fleurs à leurs heures perdues. Je crois que c'est une bonne façon d'aborder le client, en toute discrétion. Allez voir à la Gare, c'est connu comme lieu homosexuel, il y a des tas de jeunes qui se croisent les bras et comment dire qu'ils se prostituent ? On ne voit rien. Je crois que les clients savent où et comment les trouver. Ils se connaissent et se filent les adresses. »*

La pression sur la prostitution s'exerce non seulement via des contrôles et rafles policiers, mais aussi via des transformations urbaines, telles que manifestement illustrées par la cas de la Place République française à Liège. Alors qu'y « fleurissait » une prostitution masculine depuis de longues années, celle-ci a été entièrement rénovée en 2000-2001. Fermée pendant une année à la circulation des voitures, ce qui a diminué le passage des clients, les urinoirs où se déroulaient divers échanges ont été supprimés et l'éclairage public a été amélioré. Depuis, on y rencontre beaucoup moins de garçons, voire quasiment plus du tout. Cette politique de rénovation aurait-elle porté ses fruits puisqu'on ne voit plus de garçons prostitués à Liège ? Ne s'agit-il pas plutôt d'un reflux de l'activité vers des espaces moins visibles et donc plus dangereux pour les prostitué-es ? Les travailleurs de rue font régulièrement référence à l'utilisation d'Internet et des téléphones portables, moyens par lesquels la prostitution masculine continuerait à s'exercer plus secrètement.

La clandestinité, parce qu'elle ne permet pas que s'exerce un minimum de contrôle social, induit une série de prises de risques et plus encore, une invisibilisation de celles-ci. Les jeunes s'exposent non seulement à l'éventuelle violence des clients, mais également du « milieu » et enfin de la rue en général.

Jean Une fois que je travaillais, j'avais un copain, on était monté à deux dans la voiture. C'étaient deux jeunes qui auraient soi-disant voulu se faire deux jeunes. Et alors ils nous ont amenés dans un parc et on a fini par se retrouver tous les deux sans rien du tout. Et on est rentrés à poil. On a été frappés ce jour là.

La violence éventuelle que les clients peuvent faire subir aux jeunes prostitué-es est de divers ordres, physique ou symbolique, comme l'explique Jean.

Myriam Et les clients pour toi, qu'est-ce que tu peux dire sur eux ? Comment ils étaient avec toi ?

Jean Il y avait un peu de tout. En dix ans, on en voit des vertes et des pas mûres. Mais la majorité des clients, ça va, ils étaient corrects.

Myriam Ils ne te faisaient pas mal, tu veux dire ?

Jean Non... Encore le fameux sens propre ou figuré. Non, physiquement ils ne me faisaient pas mal, sauf certains quand... ils entraient par derrière. »

Face à ces risques et pour s'en protéger, les prostitué-es adoptent certains codes de conduite et mettent en place une série de tactiques visant à travailler mieux et dans de meilleures conditions (p. ex. : travailler en duo, noter les plaques d'immatriculation).

Myriam Et à part les annonces, tu faisais la rue. Il y avait des risques, des dangers ?

Julien Oh oui. On ne savait pas toujours sur qui on tombait. Ce qui peut arriver, c'est le mec qui se fait passer pour un client et qui ne te paie pas du tout. J'ai eu ça plusieurs fois.

Myriam Mais tu prenais l'argent avant ?

Julien Moi j'ai jamais pris l'argent avant. C'est toujours l'erreur que j'ai faite. Je faisais trop confiance à la personne. Et puis j'étais pas du genre à ouvrir ma gueule, je ne savais pas.

Myriam           Donc tu t'es fait « entuber » plusieurs fois ?

Julien            Oui, jusqu'au jour, vraiment vers la fin, on faisait toujours un client à deux personnes, et on était payé le double. Et là mon copain demandait de payer à l'avance. A deux le client est obligé de payer. Je dois dire qu'à deux, tu n'as pas quelqu'un tout le temps. Les clients hésitent, ils ne savent pas où ils vont tomber.

Si une des fonctions du proxénète est de protéger le prostitué-e qui travaille pour lui, il n'est pas toujours adéquat à la remplir.

Myriam           T'as jamais eu d'agression ?

Sabrina          J'ai eu une fois un homme gros, qui était complètement plein. Et je ne sais pas ce que j'ai eu, mais j'étouffais, le type me tenait, et j'ai su, je ne sais pas comment, m'enlever. Des gens qui ne voulaient pas me payer, qui s'asseyaient sur leur argent pour ne pas que je le prenne... Des gens complètement dingues !

Myriam          Et lui [le proxénète], il te protégeait ?

Sabrina          Non... Jamais. Dans les hôtels, il était là « pour ma défense », mais il était tellement « plein »... J'ai fait tous les hôtels, j'ai failli me faire arrêter par la police, tout ce qu'on peut imaginer. Je devais aller le chercher 300 mètres plus loin. C'était souvent la dame de l'hôtel qui était là quand il y avait un problème. C'était moi qui allais le chercher dans les cafés, il n'était même plus capable de me reconduire ! Alors je devais le ramener jusqu'à sa voiture...

Plus encore, il peut s'avérer violent ou menaçant lorsque le prostitué-e ne rapporte pas assez de gains ou ne se soumet pas suffisamment à ses contraintes.

Julien            A un moment, je suis tombé sur un mac. Ça a d'abord été un client pendant trois fois. Puis la troisième fois, il m'a dit franchement : « Il va falloir payer. Tu m'as eu 3 fois comme client, et maintenant je ne viendrai plus comme client, je viendrai comme mac, je viendrai chercher l'argent. Tu n'as pas le choix. Si tu ne le fais pas je te retrouve et tu vas ramasser sur ta gueule. »

Ca m'avait fait un peu peur. Et je faisais des clients et un jour il est arrivé : « Je viens chercher mon dû. » Je n'ai pas voulu lui donner et il m'a fait rentrer de force dans la voiture, j'ai ramassé sur ma gueule et tout mon argent est passé dans ses mains. Ça a duré pendant 8 mois, jusqu'au jour où j'en ai eu marre.

Les jeunes prostitué-es ne réalisent pas toujours que le proxénète exerce une violence à leur égard, comme dans le cas de Sabrina, qui malgré l'extrait suivant où elle témoigne d'une technique d'intimidation, ne cessera de répéter durant l'entretien qu'elle était la « bonne copine de cet homme » et qu'elle ne s'était rendue compte que tardivement de l'emprise qu'il exerçait sur elle.

Sabrina          Le type pour qui je travaillais, il ne m'a jamais frappée, mais par contre, il venait jusque chez moi, il sonnait, je le faisais rentrer dans mon studio. Il me demandait si ça allait. Et il avait une dague, un grand couteau espagnol, il le posait sur la table. Il ne m'a jamais dit : « Il faut que tu viennes travailler. » Il repartait. Quand on a plein d'argent, à un moment on s'en fout. Lui, c'était tous les jours, tout le temps, tout le temps.

## Conduites à risques sexuelles

Une dimension spécifique de l'activité prostitutionnelle porte sur les conduites sexuelles. Quant à savoir précisément ce qui se passe, les jeunes en parlent peu et seulement après un long travail de contact et de mise en confiance. Les travailleurs de rue, qui sont le plus en contact avec le public prostitué, remarquent un comportement récurrent. Il semble que les jeunes soient dans le déni ou la banalisation des actes sexuels, surtout les garçons pour qui il ne semble pas facile de parler de pratiques homosexuelles. Beaucoup disent qu'il s'agit plutôt de caresses et la pénétration n'est quasiment pas abordée. Une travailleuse de rue en milieu de prostitution fait état de ce qu'un jeune a finalement pu lui raconter de sa prostitution : « *Après, il m'a avoué ce qu'il faisait avec les clients. Les types lui passaient des vidéos pornos et il devait les regarder avec eux et se masturber. Et les clients ne le touchaient pas. Là on est dans le voyeurisme - exhibitionnisme : « Je ne te touche pas, mais quand même ». Il y a un jeu très ambigu dans ce milieu. Enfin, il a eu une syphilis, il ne l'a pas attrapée n'importe où... ».*

Par ailleurs, les actes prostitutionnels ne sont pas strictement sexuels mais également sociaux et relationnels, certains clients étant plus demandeurs de discussions intimes que de jeux érotiques.

Myriam          Tu peux décrire comment ça se passait avec les clients ?

Julien            En général, quand j'avais un client, je n'avais pas tout le temps des relations sexuelles avec eux. Ça je préférais garder pour le privé.

Myriam Tu ne voulais pas ou on ne te le demandait pas ?

Julien Les premiers temps, je n'avais pas le choix d'avoir une relation sexuelle, mais par après, je disais au client : « Je fais ça, ça et ça. C'est à prendre ou à laisser. » La plupart des clients préféraient, parce qu'ils aiment bien discuter. Alors on discutait. J'avais l'impression pour finir d'être un psychologue. Il m'expliquait son couple, avec sa femme, nanani nanana. J'en savais plus sur lui que sa femme. Soit c'étaient des caresses, soit on discutait.

Il y a probablement une certaine progression dans les pratiques sexuelles, en même temps qu'un apprentissage des limites personnelles. La construction de celles-ci est conditionnée à divers facteurs, dont la nécessité de l'argent, elle-même soumise à la concurrence entre prostitué-es et à la pression exercée par les clients.

Myriam Il y a des choses que tu ne voulais pas faire ?

Jean Non pas trop. Je crois que j'ai tout essayé. Y avait des trucs moins agréables que d'autres.

Myriam Tu ne mets pas trop de limites finalement...

Jean Non, du moment que l'argent suivait.

Parmi les prises de risques liées aux activités sexuelles, contraception et prévention IST-Sida sont le lieu de méconnaissances ou de mésusages.

Julien Surtout, ce qu'on ne dit pas non plus, certains clients prenaient le préservatif et d'autres ne voulaient pas le préservatif. C'était pas facile de dire non. Moi j'ai risqué ma vie aussi. La plupart des clients que j'avais, en relation sexuelle, c'était sans préservatif. J'ai eu de la chance de ne jamais l'avoir attrapé.

Enfin, le proxénète éventuel peut être attentif à préserver le jeune.

Myriam Tu prenais des contraceptifs, tu mettais des capotes ? Il y a eu des grosses prises de risques ou pas ?

Sabrina Ça oui, j'avais toujours des préservatifs, il m'en donnait toujours. J'avais préservatif, vibromasseur, ça il me donnait. J'avais tout le temps à manger. J'étais bien avec cet homme là.

## Vécus pluriels de la prostitution

Tous les mineurs prostitués n'éprouvent pas forcément de problème lié à leur activité, comme Jean qui a vécu sa prostitution dans une certaine indifférence.

Myriam Et pendant ces 10 ans de prostitution, tu te sentais comment ?

Jean Je crois que je dirais que j'étais neutre.

Myriam Quoi, tu t'en foutais un peu ?

Jean Entre guillemets, oui.

Les jeunes peuvent être angoissés par diverses questions adolescentes (affirmation de soi, besoin de reconnaissance, projection dans l'avenir), mais qui prennent un autre sens avec un passage dans la prostitution. Par exemple, l'époque de questionnement sur l'identité sexuelle semble coïncider avec l'entrée ou le passage par la prostitution, qui peut lui-même bouleverser la définition d'une orientation.

Myriam Et la partie sexuelle dans tout ça ?

Jean J'ai découvert que j'étais pour les femmes.

Myriam T'avais des doutes avant ?

Jean Non ! Mais bon, comme j'avais pas vraiment eu d'aventure avec des femmes, je pouvais pas vraiment savoir pour quoi j'étais fait.

Un vécu « positif » de la prostitution semble renvoyer au fait d'avoir des clients réguliers et corrects. Le vécu est inversement négatif » souvent en raison du danger, de la concurrence et, pour les garçons, du fait d'avoir des rapports homosexuels en étant hétérosexuel, ainsi que l'exprime une travailleuse de rue en milieu de prostitution : « *Les garçons hétéro disent qu'après leur passage dans la*

*prostitution ils ne savent plus leur identité sexuelle. Les garçons homos affirmés vivent beaucoup mieux leur prostitution, c'est mieux assumé. Ce qui peut perturber au niveau de l'identité sexuelle, c'est quand ces garçons hétéro prennent du plaisir avec les hommes clients, mais peu l'admettent.* »<sup>33</sup>  
Des jeunes issus de l'immigration, précarisés et homosexuels peuvent vivre ces situations de manière très douloureuse dans la mesure où leur identité sociale cumule les stigmates : prostitué, homosexuel et étranger<sup>34</sup>.

D'autre part, le dégoût d'avoir des rapports sexuels pour de l'argent, la honte par rapport à la famille et la société, le sentiment de souillure sont autant de formes du vécu prostitutionnel.

Sabrina            Au début, je rentrais chez moi, je n'arrivais même pas à me laver. Je n'arrivais même pas à me toucher. Et puis, c'était le nombre aussi. Déjà quand tu ne fais pas l'amour dans ta vie à toi et qu'on s' imagine au bout d'une semaine qu'on a fait 10 clients sur une journée, on se dit : 10, 10, 10, c'est pas possible. Et puis j'en arrivais à oublier les têtes des gens avec qui je faisais ça. Ça me dégoûtait, alors je me disais qu'il fallait que je les oublie. Du dégoût, oui, et puis même... Je ne savais pas ce que c'était du plaisir. Et ça m'est arrivé d'avoir du plaisir. Et quand on a du plaisir avec un homme de 70 ans, on a envie de se tirer une balle.

Le sentiment de souillure doit être interprété non seulement en lien avec la construction des corps et des intimités, mais également en regard du stigmatisme de la prostitution.

Julien            La prostitution pour moi, j'ai toujours appelé ça « mon calvaire ». Automatiquement que j'avais fait un client, je prenais une douche, je disais : « Je me décrasse, j'enlève toute la crasse que j'ai sur moi ». Malgré que je faisais ça, c'était quelque chose de sale. Je ne l'acceptais pas. Et pour moi, c'était pas quelque chose de logique.

Myriam            Qu'est-ce qui était sale ?

Julien            Me vendre, mon corps. Que quelqu'un d'autre touche mon corps en le payant. Alors que maintenant, mon ami touche mon corps et ne doit pas me payer.

## L'apprentissage du métier

Forts ou faibles de leurs vulnérabilités, les jeunes prostitué-es s'éloignent progressivement de leur tissu de liens familiaux et sociaux. La désaffiliation globale dont Dominique Damant et Ginette Paré<sup>35</sup> rendent compte, consiste en une déliaison des relations de proximité d'un individu et « dont le défaut menace son existence et sa protection » sur les territoires familial, social, conjugal et parental. Les jeunes se meuvent progressivement dans un espace où d'autres règles et normes ont cours. Un processus d'affiliation se met en œuvre : l'inscription dans un lieu, la socialisation qui y préside et l'incorporation du style de vie d'un groupe.

Stéphanie Pryn<sup>36</sup> décrit la prostitution de rue comme un « style de vie » dont l'ancrage s'effectue tout au long d'un processus d'ajustement de la conception de soi pour la conformer à une définition de soi « déviante » telle que voulue par la société. Elle identifie trois phases d'insertion dans cet espace socio-professionnel : des premiers actes où semble prédominer un sentiment de liberté, succède une période de « déviance transitionnelle » qui aboutira le cas échéant à une professionnalisation plus complète nécessitant notamment une identification.

## L'ancrage

Avec le temps, se construit une logique de professionnalisation, un apprentissage des règles de conduite et de sécurité, des modes opératoires, mais aussi des moyens de se soustraire au contrôle. Stéphanie Pryn<sup>37</sup> pose la question de la socialisation professionnelle dans les carrières prostitutionnelles : « comment apprend-on à se prostituer ? ». Elle rend compte de l'apprentissage de techniques sexuelles et relationnelles et d'un ensemble de règles régissant le métier<sup>38</sup>. Les jeunes prostitué-es élaborent diverses stratégies de racolage, se constituent un carnet de clients réguliers et trouvent leurs marques et habitudes dans le « milieu ». Ils entretiennent avec les clients des rapports moins affectifs et plus professionnels.

<sup>33</sup> La problématique de l'orientation sexuelle pourrait être dédoublée par une analyse du point de vue des clients. Contrairement à une idée répandue, ils ne seraient pas systématiquement homosexuels, mais plus souvent hétérosexuels, qu'ils soient célibataires, mariés et / ou avec enfants. Il s'agit alors de questionner les raisons individuelles et sociales qui motivent ces hommes à consommer des rapports sexuels avec des garçons, en regard de leur difficulté éventuelle à vivre une homosexualité.

<sup>34</sup> MONHEIM M., 2006.

<sup>35</sup> DAMANT D., PARÉ G., 2005.

<sup>36</sup> PRYEN S., 1999.

<sup>37</sup> PRYEN S., 1999.

<sup>38</sup> L'auteure souligne une limite méthodologique au recueil ethnographique de cet apprentissage en notant que celui-ci s'opère par la pratique, sur un mode non discursif et ne fait pas l'objet d'un savoir formalisé, d'où la difficulté à « dire » le métier ; outre « l'indicibilité d'un savoir coupable ».

- Myriam Et les clients, tu avais des rapports comment avec eux ?
- Julien Moi c'était juste des clients. Par moments, ça devenait des clients réguliers sur qui je savais compter. Ils me disaient : « Je serai là tel jour ». Ces clients réguliers, je les gardais parce que c'est ceux qui payaient le plus.
- Myriam Et régulier, ça veut dire toutes les semaines ?
- Julien Oui, une ou deux fois par semaine. Le mercredi ou le jeudi. C'était les mêmes jours parce qu'ils étaient seuls, leur femme n'était pas là. Ou alors c'est parce qu'ils étaient à l'extérieur et je dormais avec eux à l'hôtel. En passant la nuit, hop ils doubblaient la somme.
- Myriam Tu sais faire un profil des clients ou c'était très diversifié ?
- Julien C'étaient des gens comme toi et moi. Des vieux et des jeunes. Quand c'étaient des vieux, c'était plus pour avoir les sous. On parlait comme ça. Les vieux c'est pour les sous et les jeunes à la limite, ça ne nous dérange pas d'avoir une relation. Les jeunes c'est ce qu'ils recherchent quand même.

L'argent gagné par la prostitution intervient également comme facteur d'ancrage dans l'activité, d'autant plus qu'il devient une source de revenus centrale et que les jeunes s'éloignent des modes « traditionnels » d'entrée sur le marché du travail. Dans l'extrait suivant, Jean opère un lien direct entre « être professionnel » et « gagner de l'argent ».

- Jean J'étais assez professionnel dans ce que je faisais.
- Myriam Ça veut dire quoi ?
- Jean Je faisais le métier. Je faisais ça parce que je devais le faire. Pas parce que j'avais envie de le faire. Je devais le faire pour avoir de l'argent. Je ne faisais pas des bonnes choses avec l'argent, mais c'était pour l'argent.

Les jeunes peuvent gagner des sommes relativement importantes en peu de temps. De manière générale, les revenus de la prostitution dépendent de la conjugaison de plusieurs facteurs : les capitaux personnels (beauté, jeunesse, sympathie, la situation du marché (offre / demande et concurrence), la gestion politique (tolérance ou répression, intensité des rafles) et les temps sociaux (périodes de vacances, début ou fin du mois).

- Jean Au début, les 2-3 premières années, je me faisais facilement des soirées de 100-150 Euros.
- Myriam Ça veut dire 5-6 clients par soir ?
- Jean Des fois un ou deux. Y avait deux trois clients intéressants, les autres c'était toujours 25-30 Euros. Et puis alors petit à petit, les tox sont venus et pas seulement les tox, casser les prix, pour être sûrs de partir avec le client. Et alors les clients ont commencé à baisser et sont devenus plus exigeants. Certains partaient pour 15 Euros...

### **Arrêter ou continuer ?**

Adolescents lorsqu'ils commencent à se prostituer, les jeunes entrent dans l'âge adulte en s'étant construit une identité sociale et économique ainsi qu'un savoir-être et un savoir-faire. Allié à leur décrochage scolaire et au stigmate de la prostitution, leur entrée dans le monde du travail « conventionnel » ne sera pas aisée, voire impossible ou inimaginable à leurs yeux. Certains jeunes continuent à se prostituer après leur majorité et parfois tout au long de leur vie d'adulte. Des premières expériences de prostitution où se mêlent nécessité économique, rencontres singulières et expérimentation d'une sexualité, succèdent l'installation dans le milieu de la prostitution, une socialisation professionnelle, un tissu de relations et une accommodation à un niveau de vie qu'il n'est pas évident de quitter.

- Myriam Et tu avais des copains ?
- Julien Oui ! A cette époque quand on le faisait, il y avait une très bonne ambiance. On se côtoyait entre prostitués. Et si quelqu'un n'avait pas fait de client, on se cotisait tous, on mettait 500 BEF chacun pour l'autre personne pour qu'il sache faire quelque chose. Ce n'est plus comme maintenant, c'est chacun pour soi. Dans le temps, c'était une bonne entente entre nous. Maintenant, c'est : « va te faire foutre, je travaille pour moi ». C'est ce que je remarque.
- Myriam T'es encore en contact ? C'est resté des copains ?

Julien Oh oui, oui ! C'est resté des très bonnes connaissances. Quelques-uns ont arrêté aussi, sinon j'en connais qui le sont encore à l'heure actuelle. Ils ont 37 ans.

Sans diplôme, sans expérience professionnelle autre que la prostitution et pour des salaires souvent inférieurs aux gains du métier, « en sortir » n'est pas très attrayant à leurs yeux.

Sabrina J'avais connu le fait de ne pas avoir d'argent. A un moment, j'allais chercher des colis avec les SDF, à la « Saint je ne sais tout quoi ». Je n'avais rien, on nous filait à bouffer des trucs périmés depuis trois jours. On était avec des Polonais qui ne parlaient pas un mot de français. Je me disais que je préférais crever que de retourner là. On pouvait aller au restaurant. Et puis avec les commerçants, avant on ne me disait même pas un mot et quand j'ai commencé à avoir de l'argent, j'allais dans des beaux magasins acheter des trucs et ils me disaient « vous », « bonjour madame, bonjour mademoiselle ». Je ne voulais pas redescendre.

En outre, les situations familiales et économiques précaires préalables à leur prostitution n'ont pas forcément changé. Sans réseau social soutenant et bien souvent après une trajectoire de décrochage scolaire, l'accès au marché du travail légal n'est pas évident.

Julien A 17 ans, j'ai été émancipé, bon évidemment sans argent. Comme avec mon père, et ma famille, il fallait pas compter dessus pour qu'ils m'aident, j'ai dû me débrouiller moi-même. J'ai dû aller au CPAS pour avoir le minimex. En ce temps-là, on avait 16.000 BEF, donc quand tu paies ton loyer et tu fais tes courses, il ne reste pas grand chose à la fin du mois si tu veux faire des sorties, acheter des cigarettes. C'est pourquoi j'ai continué la prostitution. Surtout sans travail, même au noir, ce n'est pas facile quand on ne sait rien faire.

Après plusieurs années de prostitution, les essais dans le monde du travail se heurtent au sentiment d'être libre dans la prostitution, lié aux conditions d'exercice relativement non contraignantes de celle-ci.

Sabrina Plusieurs fois j'ai fait des petits boulots. J'ai été engagée par les titres services, je ne trouvais que ça et ça a duré deux mois, femme de ménage. Je n'aurais pas su. Quand on se prostitue, on travaille, on se dit : « Le mec il paie pour moi. ». Tandis qu'aller nettoyer chez les gens... Je crois que j'aurais dur à travailler pour un patron. Je crois que c'est ça. Ici on est libre, on remet la moitié des sous mais on fait comme on veut. Il n'y a pas une patronne qui est tout le temps là. Ça ne me plaît pas.

Enfin, se cristallise progressivement une identité professionnelle possible dans la prostitution, un relatif dépassement du stigmaté.

Sabrina J'arrive mieux à accepter ce que je suis. J'habite à côté [du lieu de travail] et mes propres voisins savent ce que je suis, qui je suis. J'arrive mieux à accepter. Je me vois mal être ailleurs. J'ai vu des gens qui avaient des maisons privées, j'ai vu des macs, des filles, des gens mauvais, des gens bien, des gens qui croyaient, j'ai vu toutes sortes de femmes. Je ne me vois pas faire autre chose.

Sabrina travaille aujourd'hui dans une « maison privée », autrement dit un bordel. Elle assiste la patronne et encadre les prostituées qui y prestent. Elle se projette dans l'avenir et envisage d'ouvrir à son tour une maison close, de devenir patronne. En somme, elle franchit les étapes de l'ascension professionnelle.

Sabrina Je me dis que je pourrais moi aussi avoir quelque chose comme ça [une maison privée] et que je ne serais pas quelqu'un de mauvais. Je me vois là dedans parce que je me dis qu'au moins j'arriverais à avoir un endroit. Je donnerais des conseils. J'aurais un endroit pour des filles qui veulent faire ça. Mais les jeunes de 20 ans, je leur dirais « ne travaille même plus pour moi ».

## La lassitude

A l'autre pôle, des jeunes peuvent connaître un épisode prostitutionnel court, passager, parfois même événementiel. La rencontre avec « quelqu'un » ou l'accrochage avec un service social, ainsi que la possibilité de gagner autrement sa vie facilitent grandement la sortie de la prostitution.

Jean A l'époque, je voulais pas arrêter parce que j'avais rien d'autre à faire. Avec ma mentalité de maintenant, je dirais une chose assez simple : trouver une solution financièrement différente. Le chômage, j'y ai pas droit parce que je n'ai pas travaillé assez longtemps et j'ai pas fait assez d'études. Depuis, j'ai fait des formations, et à la fin j'aurais pu avoir mon chômage, mais comme avec tout, j'ai arrêté à moitié. Si on m'aurait donné un travail qui m'aurait plu à l'époque et qui aurait pu me permettre et d'avoir à peu de choses

près autant d'argent que je gagnais sur la Place, c'est vrai que ça devrait être plus motivant que de faire ça.

Les jeunes devenus plus âgés peuvent éprouver un « ras le bol » du métier, de ses risques, mais aussi une fatigue liée à la disqualification sociale inévitable quand on se prostitue.

Jean                   Après une dizaine d'années, ça commence à lasser. C'est pour ça que depuis un an ou deux j'ai arrêté. J'ai arrêté une première fois un mois et puis j'avais recommencé parce que j'avais encore besoin d'argent. Et là j'en ai encore besoin, mais j'ai plus envie d'y aller, je veux plus. J'en ai marre ! J'en ai marre de faire ce travail là, si on peut appeler ça un travail. Ben, je travaille, je gagne de l'argent, c'est un travail. Même si c'est pas très ...

Ils peuvent aussi se sentir trop vieux pour faire face à la concurrence des jeunes, des toxicomanes ou des étrangers imposant d'autres manières de travailler. Le métier n'est plus suffisamment rentable à leurs yeux.

Julien                Ce qui m'a fait arrêter, c'est le dégoût du métier. Au moment où j'ai arrêté, il y avait les Roumains qui venaient. Ils faisaient ça pour un paquet de cigarettes, pour un sandwich. Ou ils agressaient le client, ça faisait fuir les clients. C'était pas facile. Les prix étaient cassés. C'est pour ça que beaucoup ont arrêté ou sont allés en vitrine à Anvers.

Arrêter la prostitution nécessite non seulement de changer son mode de vie, ses habitudes, de modifier ses repères et d'affronter la société en portant son passé, mais aussi de se défaire des liens tissés au fil des années, avec les copains ou avec les clients. Ils n'arrêtent généralement pas du jour au lendemain et la nouvelle précarité à laquelle ils se confrontent crée l'interstice dans lequel ils se laissent aller, de temps à autre, à quelque « passe » avec un habitué, bon payeur et fidèle.

Julien                J'ai eu dur, j'ai pas eu facile de m'arrêter du jour au lendemain. Parce que bon, on retombe sur des clients qui proposent. C'est pas facile de dire non. Tu dis non une fois, deux fois et puis la troisième fois, tu dis oui. Ils donnent un prix et chaque fois ils augmentent le prix. C'est une belle somme, tu vas finir ton mois avec ça. C'est une chaîne sans fin.

Myriam              Et pour en sortir, il faudrait quoi ?

Julien                Ben déjà, un boulot. Regarde moi, j'ai toujours voulu avoir un boulot, mais quand t'as pas de diplôme, ou quand il est bêtement marqué dans ton certificat de bonnes vies et mœurs que tu as fait la prostitution, t'es coincé.  
Quand un jeune va se présenter, qu'on ne les refuse pas tous. Qu'on laisse la chance à tout le monde. On dit toujours que tout le monde a besoin d'avoir une chance dans la vie, qu'on leur donne la chance de pouvoir se débrouiller.  
On veut arrêter la prostitution ok, mais qu'on donne les moyens pour arrêter la prostitution. Il y a beaucoup de jeunes qui veulent arrêter la prostitution, mais si on ne leur donne pas quelque chose en main, ils ne savent pas l'arrêter non plus.

## Conclusions et réflexions à poursuivre

Forts ou faibles de leur histoire singulière, les jeunes prostitué-es entament un processus de désaffiliation. S'éloignant de leur tissu de liens familiaux et sociaux, ils s'inscrivent progressivement dans un processus d'affiliation au style de vie d'un groupe. Lors de leur passage dans la prostitution, les mineurs prennent des risques et font face à diverses difficultés d'ordre médical, psychique, administratif, économique et socio-relationnel. Ces conduites à risques se jouent au croisement de plusieurs vulnérabilités. Elles prennent place dans des contextes de désaffiliation familiale, scolaire et sociale, elles répondent puissamment à des besoins de subsistance et font écho à des désirs relationnels.

L'entrée et l'ancrage de jeunes dans la prostitution, résultant de trajectoires de vulnérabilités et induisant des prises de risques conséquentes, nécessitent de considérer le processus de stigmatisation. La prostitution, en ce qu'elle s'exerce sous des formes multiples et en ce qu'elle touche à une sexualité taboue, est mal connue et sujette à de nombreux clichés, tandis que ceux qui l'exercent se voient attribuer un stigmate pour le moins ambivalent, oscillant entre utilité sociale et mal nécessaire. S'il est vain de vouloir dresser un « profil type » des prostitué-es, un trait commun les unit à minima : le stigmate de la prostitution, cette disqualification sociale sexualisée. La prostitution est une transgression socialement construite, défiant l'ordre moral et sanitaire. Les vulnérabilisations et les conduites à risques des jeunes prostitué-es s'incarnent et s'incorporent donc dans une activité stigmatisée.

Ce regard porté sur la prostitution des mineurs n'est pas sans importance au niveau de l'intervention possible. Elle amène sans doute à la conclusion qu'aucune solution évidente et systématique ne peut être apportée et qu'il s'agit toujours de situations singulières. Mais elle amène aussi à considérer que la prise en charge d'un mineur prostitué doit se faire en référence à un contexte individuel et sociétal plus large dans lequel la prostitution s'inscrit. « Les pratiques de prévention doivent s'articuler autour, à la



marge, à la périphérie de ces trajectoires, se construisant dans la créativité plutôt que dans l'articulation d'un programme pré-établi et structuré. L'implication des travailleuses du sexe dans l'articulation des stratégies de prévention, qu'elle soit de la prévention de la violence ou de la toxicomanie, est un élément essentiel dans cette démarche. »<sup>39</sup>

Au terme de cet article, il me semble que des espaces de vulnérabilisation supplémentaires et de leurs prises de risques conséquentes pourraient être mis à jour, donnant ainsi une photographie plus complète des trajectoires et épisodes de prostitution à la minorité.

Pour une part, les vulnérabilisations et prises de risques liées à l'intervention sociale et judiciaire pourraient être éclairées. En effet, la prise en charge actuelle de la prostitution des mineurs laisse voir une ambivalence entre protection et répression. Les trajectoires institutionnelles des jeunes prostitué-es font état d'une progressive judiciarisation, aboutissant régulièrement au placement en IPPJ ou en psychiatrie lourde. Ces traitements ne sont pas sans laisser de traces ni sans faire encourir certains risques, dont celui de la stigmatisation en tant que délinquant, de l'intégration de ce stigmate, du repli sur soi ou du sentiment d'injustice, concourant tous à un désancrage accentué des jeunes et à un refus croissant des propositions d'aide.

D'autre part, un article pourrait être consacré aux trajectoires migratoires des mineurs étrangers prostitués et / ou victimes de traite des êtres humains. De par leurs trajectoires migratoires précaires, ils forment un groupe vulnérable à l'entrée en prostitution. Certains se prostituent dans des logiques de débrouille, en dehors des filières d'exploitation, tandis que d'autres sont victimes de la traite des êtres humains. Parmi ces derniers, il faut encore distinguer ceux qui sont reconnus « victimes » au niveau légal, de ceux « présumés victimes » (qui ne remplissent pas les conditions d'octroi au statut). Et à nouveau, la prise en charge de ces situations laisse voir des inadéquations elles-mêmes porteuses de fragilisations pour les jeunes.

## Bibliographie sélective

BERNIER L., TREPANIER J., 1994, « Situation d'enfance en danger : la fugue et la prostitution chez les mineurs », *in* DUMONT F., LANGLOIS S., MARTIN Y., « Traité des problèmes sociaux », Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, chap. 33, pp. 673-696.

Child Focus, Fondation Roi Baudouin (ed.), 2004, « Fuguer : ... pour fuir quoi ? Étude sur le profil et le vécu des fugueurs en Belgique », Bruxelles.

Comité de Protection de la Jeunesse de Bruxelles (ed.), 1991, « La prostitution juvénile à Bruxelles », Rapport du groupe de travail, Bruxelles.

DAMANT D., PARE G., 2005, « Trajectoires d'entrée en prostitution : violence, toxicomanie et criminalité », *Le Journal International de Victimologie*, Année 3, n°10 (avril).

DIELEMAN M., 2006, « Jeunes prostitué-es et réponses sociales. Etat des lieux et recommandations », Bruxelles, Communauté française de Belgique, <http://www.cfwb.be/aide-jeunesse>.

FASSIN E., FEHER M., 2003, « Une éthique de la sexualité. Entretien avec Judith Butler », *Vacarme*, n°22 (janvier).

Fondation Roi Baudouin (ed.), 1991, « Prostitution et exploitation sexuelle. Prostitution des mineurs : du déni au traitement social ? », Bruxelles.

Fondation Roi Baudouin (ed.), 1993, « La prostitution des jeunes », Séminaire (28 octobre) à l'Hôtel de ville de Bruxelles.

IACONO P., RECHT J. (s.l.d.), 2002, « Jeunes filles : objets ou sujets ? », Bruxelles, Ed. Luc Pire.

JAMOULLE P., 2002, « La débrouille des familles », *Le Portique*, n°10.

JOUBERT M., 2003, « Vulnérabilité sociale et conduites à risques », Groupe de travail Carrefour - Prévention, Compte rendu de la réunion (14 mars).

LE BRETON D., 2002, « Les conduites à risque », Paris, PUF Quadrige.

LE BRETON D., 2003, « Les conduites à risque des jeunes », *Lien Social*, n°652 (février).

MAZZOCCHETTI J., 2005, « L'adolescence en rupture : le placement au féminin. Une enquête de terrain », Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant.

MONHEIM M., 2006, « Destins de l'homosexualité masculine maghrébine : entre unions "imposées", prostitution et mort sociale ? », *Agenda interculturel*, n°239-240, (janvier – février), pp. 32-36, <http://www.adzon.be>.

Observatoire du sida et des sexualités (ed.), 2003, « La prostitution masculine », Conférence débat (10 avril) autour du livre de Michel DORAIS « Les cow-boys de la nuit, travailleurs du sexe en Amérique du Nord ».

PRYEN S., 1999, « Stigmate et métier, une approche sociologique de la prostitution de rue », Rennes, PUR.

---

<sup>39</sup> DAMANT D., PARÉ G., 2005.

TOUPIN L., 2005, « Analyser autrement la "prostitution" et le "trafic des femmes" », Québec, Stella, <http://www.cybersolidaires.com>.

SABBE K., 2005, « Kinderprostitutie in België : een wereld van seks, (on)macht et taboe. Fenomeenstudie en kritische evaluatie van de aanpak », "Mémoire "en Sciences Criminologiques, Université de Gand.